



Lectures d'écrivains : 'vision du monde' et référents littéraires dans la correspondance d'Alice Rivaz¹

Maria Hermínia Amado LAUREL

Universidade de Aveiro

I

Tel que le reconnaissent beaucoup d'écrivains, leur venue à l'écriture est, en grande partie redevable de leur fréquentation quotidienne ou, du moins, régulière, des livres.

C'est le cas, entre autres, de plusieurs lauréats du Prix Nobel, dont, entre autres, Orhan Pamuk, ou Doris Lessing, tous les deux ayant eu le bonheur, originaires des contextes culturels pourtant bien distants qu'ils évoquent lors de la réception du prix, de disposer de bibliothèques bien garnies qui leur étaient facilement accessibles². V. S. Naipaul (lauréat en 2001) l'admet également, qui en a eu une tout autre expérience, remplie par une accumulation de lectures qu'il avait du mal à comprendre, ayant vécu ses premières années en Trinidad, et reçu ce qu'il a désigné lui-

¹ La première version de ce texte a été envoyée pour publication aux organisateurs du *II Congrès luso-espagnol d'études francophones*, org. APEF-APFUE, "Au seuil d'un ordre nouveau: langue et culture françaises en domaine ibérique", tenu à l'Université de Barcelone les 21-23 octobre 2009.

² Le titre que le premier attribue à son intervention en est significatif : « La valise de mon papa », titre allégorique à tout un héritage littéraire dont il a été imprégné dès son jeune âge

(http://nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2006/pamuk-lecture_fr.html, consulté le 13.9.2009). Doris Lessing lance un cri d'alerte sur notre société, qui semble oublier son héritage littéraire : « Encore très récemment, tous ceux qui étaient un tantinet cultivés respectaient le savoir, l'éducation et notre grand fonds de littérature » ; elle constate la situation actuelle : « Si les enfants ne savent pas lire, c'est parce qu'ils ne lisent pas », pour conclure, avec clairvoyance : « L'écriture, les écrivains ne sortent pas de maisons vides de livres ». (http://nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2007/lessing-lecture_fr.html, consulté le 13.9.2009).



même comme « le savoir scolaire standard »³. Forcé, par la grande distance entre les modèles littéraires dont il disposait et son expérience du monde, d' « écrire [...], parce qu'il n'en existait aucun sur ces sujets qui [lui donnât] ce [qu'il voulait] », il s'est vu « défricher [son] univers, l'élucider, pour [soi]-même », tel qu'il l'explique à cette occasion⁴. Ou encore Gao Xingjian, survivant du régime maoïste, cruellement écarté des livres pendant les années de sa captivité.

Le cas de la romancière suisse Alice Rivaz (1901-1998) mérite, à son tour, notre attention, son rapport aux livres s'étant épanoui malgré les circonstances pas toujours favorables de sa vie personnelle ou professionnelle⁵.

La correspondance qu'elle entretint avec trois écrivains qu'elle appréciait - Pierre Girard (1944-1951), Jean-Georges Lossier (1945-1982) et Jean-Claude Fontanet (1962-1993) - constitue sans doute une occasion de choix pour nous introduire à ce monde intérieur, nourri de lectures, d'où émergent quelques-uns de ses livres les plus importants. Écrire a effectivement, et depuis toujours, signifié pour Alice Rivaz faire le « portrait » des mots. Elle le rappelle dans *L'Alphabet du matin*, récit autobiographique qu'elle publie en 1983, qui évoque son éveil à la beauté des mots, dans sa tendre enfance: « Les écrire, c'est faire leur portrait. Dès lors, il n'est même plus nécessaire de les prononcer. Il n'y a qu'à regarder sur la page. C'est comme si la page parlait ; on l'écoute avec les yeux » (Rivaz, 1983 : 110). Elle avait auparavant invité les lecteurs à ses réflexions sur l'écriture, dans l'essai « Vérité et mensonge » inséré, entre autres

³ Il l'avoue dans sa conférence de réception du prix Nobel : « À Trinidad, si brillant sujet que je fusse, j'étais environné de zones d'obscurité [...] Avec mon expérience sociale limitée, il m'était difficile d'entrer par l'imagination dans d'autres sociétés, proches ou lointaines ».

In : http://nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2001/naipaul-lecture-f.html (consulté le 13.9.2009).

⁴ La portée pédagogique des propos de Naipaul est évidente. Sa conception de la valeur de la littérature est tout aussi intéressante : « Je suis la somme de mes livres ». V. note 2.

⁵ V. le chapitre consacré à la vie et à l'œuvre d'Alice Rivaz in Francillon, R. 1998 : 299-311.



textes, dans le recueil qu'elle intitule *Ce nom qui n'est pas le mien*, premièrement édité en 1980⁶, où elle trace le parcours de l'écrivain, en quête d'une forme pour dire le « matériau » que lui offre son univers intérieur:

Il ira de creux en creux, de bosse en bosse, d'intervalle en intervalle, de phrases en phrases combien approximatives en regard de l'insaisissable réalité, mais aussi de silence en silence, téléguidé désormais, et ceci me paraît important, par un pouvoir occulte et inspirateur plus impératif que tout autre, celui, précisément, du langage, de l'écriture, lequel opère dans les abysses on ne sait trop comment – pas plus que ne le sait celui qui écrit que celui qui le lira –, selon des pulsions incontrôlables et des raisons que la raison ne connaît pas (Rivaz, 1998 : 77).

La lecture de sa correspondance nous invite à suivre, bien que subtilement, quelques moments du parcours de la création de quelques-uns de ses livres, sinon qu'elle nous fait comprendre l'attention que la romancière consacrait à leur réception par ses interlocuteurs d'abord, ensuite par le public contemporain. L'analyse de cette correspondance nous permettra sans doute aussi, et d'autre part, de mieux comprendre et les référents littéraires de l'auteure et le contexte littéraire romand où elle se situe.

Ceci nous autoriserait à considérer que les lectures effectuées par les écrivains déterminent, d'autre part, leur vision du monde. Transposée dans l'univers fictif de sa production littéraire, cette vision du monde transparaît des options esthétiques et idéologiques qui configurent les mondes possibles où évoluent les personnages et les situations créées par Alice Rivaz. La consultation de la correspondance d'Alice Rivaz n'est pas sans intérêt, de ce point de vue. Maints auteurs y sont cités, qui constituent son univers de référence choisi, pas toujours pour autant partagé par ses correspondants. C'est le cas de P. Girard, par exemple, qui est moins sensible à des auteurs qu'elle admire, dont Colette, Katherine Mansfield ou

⁶ Nous avons consulté l'édition de 1998 de ce volume.

Monique Saint-Hélier : « Que vous détestiez Colette, que vous trouviez la chère Katherine une 'petite peste' et Monique Saint-Hélier un négrier, voilà qui me confond », écrit-elle à Pierre Girard le 21 mars 1944, en réponse à la lettre que lui avait envoyée celui-ci le 14 mars⁷.

L'étude des correspondances d'écrivains a suscité un regain d'intérêt de la part de la critique de spécialité à partir des nouvelles perspectives d'analyse que propose la linguistique dès la dernière décennie du XXe siècle. Jürgen Siess le confirme dans le volume qu'il publie en 1998, intitulé *La lettre entre réel et fiction*, où il attire l'attention du lecteur sur « le besoin d'une 'théorie de la lettre', ou tout au moins, de modèles et de concepts opératoires » (Siess, 1998 : [5]). Les correspondances d'écrivains des XVIIIe et XIXe siècles ont ainsi été l'objet de plusieurs approches, soit de nature linguistique⁸, soit de nature historique et littéraire, génétique et généalogique⁹ ; plusieurs auteurs s'interrogent d'ailleurs sur le statut généalogique des correspondances et le consensus autour de l'appartenance des échanges épistolaires à un genre littéraire est loin d'être partagé par les spécialistes. Dans des textes éloignés de quatre-vingts ans, ni Gustave Lanson (1895), ni Philippe Lejeune (1975) ne leur accordaient ce statut, tel que le rappelle Brigitte Diaz, en faisant référence à l'« Introduction » au *Choix de lettres du XVIIIe siècle*, du premier et au livre *Le pacte autobiographique*, du second (Diaz, 2002 : 9, n. 1).

«Textes hybrides et rétifs à toutes les identifications génériques », les correspondances constituent, au dire encore de Brigitte Diaz, un « genre littéraire introuvable ». Pour l'auteur de *L'épistolaire ou la pensée nomade*

⁷ Pierre Girard s'était exprimé en ces mots sur Monique Saint-Hélier : « J'ai acheté Le Cavalier de paille de Monique Saint-Hélier, mais je n'ai pas eu envie de continuer. Ça viendra. Il y a là je ne sais pas quoi de trop autoritaire, de trop assuré. L'auteur me fait l'effet d'un dompteur, d'un négrier. Mais je suis certainement injuste » (Maggetti ; Fornerod, 2005 : 31).

⁸ Le livre de Siess cité en est une référence, concernant l'étude des formes du discours de la lettre au XVIIIe siècle, à la suite d'une introduction théorique sur le discours de la lettre.

⁹ Nous citerions à propos, le livre de Brigitte Diaz (2002), au sous-titre révélateur : *Formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIXe siècle*.

(2002), « elles flottent entre des catégories floues : archives, documents, témoignages » (*idem*: 5).

Indépendamment du « genre du discours » (Kerbrat-Orecchioni, 1998 : [15])¹⁰, ou du genre littéraire qui définirait avec le plus de précision les « écrits personnels » (Lecarme, 2006 : 408) objets des échanges épistoliers d’Alice Rivaz, l’analyse du corpus de notre étude suggère une question de départ : Comment classifier cette correspondance ?

Parmi les modèles typologiques codifiés par la bibliographie de spécialité, lequel conviendrait le mieux à la classification de chacun des volumes de la correspondance d’Alice Rivaz?

Afin de répondre à cette question, il nous semble pertinent, à notre sens, de commencer par analyser les raisons pour lesquelles chacune des correspondances publiées à ce jour a eu lieu. Les motivations de chacun des épistoliers déterminent en effet le ton, la fréquence et les contenus de chaque échange de lettres. Les trois volumes qui y correspondent, répondent-ils de la même façon au même dessein de la part de leurs épistoliers respectifs?

S’agissant, dans le cas occurrent, de trois correspondances qui engagent des écrivains, l’épithète « littéraires », semblerait convenir à leur caractérisation. Nous serions alors face à des autobiographies littéraires, modalisées par un sous-genre particulier, la correspondance d’écrivain. Dans une certaine mesure, cela est sensible dans le cas qui nous occupe. Effectivement, les lettres partagent le statut de textes autobiographiques avec celui de textes littéraires que lui accordent, au premier abord, leurs auteurs : des écrivains. Écrites et signées de leur propre main, par leur nom

¹⁰ Évoquant les études de T. Todorov, datant de la fin des années 70, sur les « genres du discours », et plus récemment ceux que Dominique Maingueneau consacre à l’analyse du discours, depuis les années 80, Catherine Kerbrat-Orecchioni énonce quelques « espèces » que comporte la « communication épistolaire », dont celle des « lettres personnelles, privées ou intimes », catégorie qui répondrait au cas en étude (Kerbrat-Orecchioni, 1998 : [15]).



civil¹¹, les lettres échangées entre Alice Rivaz et ses correspondants gardent pourtant le ton de la proximité, de la part de leur signataire, sinon admirative (envers Pierre Girard), parfois même passionnée (Jean-Georges Lossier), plutôt littéraire, à proprement dire (Jean-Claude Fontanet), entre des (écrivains) rédacteurs. Des liens de profonde amitié – personnelle et littéraire – les font se partager entre eux des détails aussi insignifiants qu’un léger malaise ou de menus problèmes domestiques, qu’une allée chez le coiffeur, ou le goût pour le music hall de Zizi Jeanmaire¹² témoigné par AR, auquel son correspondant ne se serait pas attendu. Elles répondraient en ceci à la « pensée nomade » qui, selon Brigitte Diaz, soutient ce genre particulier, dans le livre cité plus haut de l’auteure. C’est ainsi que, et cela est tout aussi important pour leur définition typologique en tant que correspondances littéraires teintées d’autobiographie, ces lettres permettent à leurs auteurs de s’exprimer « informellement ». De *tout [leur] cœur* -, pour employer une formule utilisée souvent par AR pour dire son attachement à un thème parmi d’autres ou pour parler de son métier ou de son identité de romancière, pour discuter des conceptions de la littérature, ou, plus spécifiquement, pour révéler les genres littéraires qu’elle prise.

Il nous semble donc légitime de définir, typologiquement, ces correspondances comme des correspondances littéraires. Les lettres échangées entre AR et ses correspondants nous renseignent, d’autre part, sur la vie littéraire romande contemporaine. Or, justement, couvrant, grosso modo, la seconde moitié du XXe siècle, et engageant des correspondants au statut littéraire reconnu dans le panorama interne à la Suisse romande, les lettres échangées sont dictées par des sentiments et des émotions qui engagent à titre personnel, certes, leurs auteurs, en premier, mais qui témoignent également de certaines tendances du « goût

¹¹ La problématique de la signature de ses lettres par Alice Rivaz mériterait à elle seule une étude (que nous ne développerons pas dans cet article), étant donné les diverses formes qu’elle emprunte, depuis son nom civil à son nom de plume, ou les référents littéraires ou imaginaires que leurs formes suggèrent.

¹² Elle évoque cette expérience à Jean-Georges Lossier dans la lettre qu’elle lui adresse le 11 juillet 62 : « n’ai-je pas pris un billet pour aller voir Zizi Jeanmaire que j’admire tant – je suis sûre que vous êtes horrifié ? » (Fornerod, 2008 : 131).



littéraire » (pour reprendre l'expression de Gustave Lanson) au long de cette longue période.

Un goût littéraire qui n'est pas pour autant toujours partagé par les éditeurs français les plus en vogue, à l'époque, dont les rapports n'ont pas été toujours faciles avec les auteurs romands. AR en a fait elle-même l'expérience, ce dont témoigne sa lettre datée du 2 mai 1966, qui rapporte à Jean-Claude Fontanet la réaction de José Corti au manuscrit de *Comptez vos jours*, que cet éditeur publiera au mois de novembre de cette année (Fornerod ; Fontanet, 2001 : 71, n.1) :

Si vous saviez le genre de correspondance que me vaut l'extrême purisme de José Corti ! [...] J'ai reçu des charretées de remarques, propositions de modification de termes, d'adverbes, de phrases entières à 'refondre' ou à supprimer (idem : 73).

Quelques jours après, le manuscrit de son roman *Le creux de la vague* ayant été refusé par Julliard, elle enverra au même une autre lettre où elle « [traduit] » ce refus comme une marque de « snobisme littéraire » qui empêcherait son livre qui, d'après le jugement de l'éditeur « [manquerait] un peu de force et [...] d'originalité pour avoir une chance sérieuse de s'imposer auprès de la critique et du public » (*idem*: 75). Selon AR, qui emploie ici un ton véhément auquel on aurait du mal à s'habituer chez une romancière depuis le début intéressée à « faire naître toute action, tout geste de [ses] personnages, du cheminement imprévu de leurs pensées et de leurs images intérieures »¹³ (Rivaz, [1983], 1998 : 17), son « roman ne correspond simplement pas aux exigences du snobisme littéraire actuel qui veut qu'un livre soit un coup de poing dans la figure des critiques, et de plus truffé de m...(et de talent, bien sûr). » Et de conclure, sur un ton de désenchantement ironique : « Malheureusement cette mode risque bien de durer jusqu'à ma mort ... » (Fornerod ; Fontanet, 2001 : 75).

¹³ Passage extrait des « Carnets 1939-1948 » qui intègrent *Traces de vie*, consulté dans l'édition de 1998.



Or, justement, c'est dans le cadre d'une histoire du goût littéraire en train de se faire que les échanges entre AR et ses correspondants se révèlent de précieux documents pour la compréhension de l'évolution de cette histoire, des tendances qui la traversent, au gré des modes et des choix esthétiques et/ou idéologiques. Ces correspondances constituent tout aussi l'espace d'une autre histoire de la littérature, celle écrite par ceux-là même qui l'intégreront peut-être un jour mais qu'ils écrivent déjà, au jour le jour de leur existence d'écrivains. Une histoire dont ils sont (ou seront) les référents, tout autant que les agents et les auteurs.

II

Devant une période aussi longue que celle qui recouvrent ces trois volumes de correspondance – 1944-1993 (AR étant décédée en 1998) – beaucoup de questions demanderaient notre réflexion. Nous pourrions en effet nous demander si les références littéraires de l'auteure se maintiennent au long de ces années ; s'il est loisible de concevoir, à partir de ces correspondances, des balises dans son goût littéraire et d'identifier ses référents littéraires ; si ceux-ci sont majoritairement français ou autres ; si ses lectures trouvent des répercussions dans son œuvre, entre autres.

La méthode qu'il conviendrait de suivre pour y répondre nous inviterait à lire en parallèle les passages contemporains dans ces correspondances, ceux où les mêmes moments se recoupent de l'une à l'autre ; à les compléter d'articles parus à la même époque, portant sur les correspondants ou sur des sujets littéraires parallèles, à lire les œuvres auxquelles ces correspondances font référence, ou les œuvres-mêmes des correspondants, dont la genèse les lettres portent le témoignage. Genèse que ces lettres nous font comprendre souvent dans la douleur de la quête d'une composition narrative et structurelle cohérente, de la formule grammaticale adéquate sinon la plus correcte, ou de la perfection du style. Une méthode qui nous inviterait également à suivre le parcours de leur



publication et de leur réception critique, réception à laquelle AR était d'ailleurs particulièrement sensible.

Tout un programme qui nous passionne, certes, auquel nous ne saurions pourtant répondre dans le cadre de cet article, et que nous ne ferons qu'entamer, en poursuivant notre réflexion sur la nature de ces lettres. Sommes-nous face à des lettres purement circonstancielles, comme leur ton parfois familier et les liens d'amitié entre les correspondants le laisseraient supposer, même si elles abordent aussi des sujets littéraires ? Or, si le choix de chaque correspondant a été sans doute motivé pour des raisons personnelles, spécifiques pour chaque cas – sur lesquelles nous ne nous attarderons pas –, ces lettres constituent, dans les trois cas, un espace privilégié de partage de lectures entre les quatre auteurs. Et ceci à deux niveaux : si AR conseille souvent à ses correspondants de lire l'auteur A ou B et réciproquement, les lettres échangées constituent tout aussi clairement l'espace des lectures qu'ils se font les uns les autres de leurs œuvres, bref, l'espace de quatre vocations littéraires qui s'interrogent mutuellement. Effectivement, ces lettres s'affirment parfois comme un vrai chantier d'écriture, presque « collaborative »¹⁴ parfois, où chaque correspondant attend, avec empressement, l'opinion de l'autre sur ce qu'il vient d'écrire.

Pourtant, l'intérêt particulier de ces lettres pour l'étude de l'œuvre d'AR se manifeste, à notre opinion, à partir d'un autre angle d'analyse, qui les légitimerait autrement comme objets littéraires. Lieu de la communication *in absentia* par excellence, la lettre partage ce statut avec le texte littéraire : celui de la communication *en différé*, devenu, à son tour, le modèle achevé du rapport épistolaire.

¹⁴ Pour utiliser l'expression contenue dans le titre qu'Alain Pagès a donné à son intervention au colloque, *Epistolarité et généricité : Le travail du genre à travers les échanges épistolaires des écrivains*, organisé à l'université de Nice-Sophia les 23 et 24-octobre 2008 par Nicole Biagioli (axe *Identités Génériques*, Centre Transdisciplinaire d'Epistémologie de la Littérature, CTTEL, EA 1758), « L'écriture collaborative dans la correspondance d'auteurs ».



Une absence voulue, dans le cas d'AR, qui habitait dans la même ville que ses correspondants. Explicitement voulue, dans le cas du rapport avec Pierre Girard, tous deux ayant éludé toute occasion de rencontre effective, même si le hasard aurait pu s'interposer entre le désir de sauvegarder leur anonymat et celui de la prise d'un rendez-vous « fixé » par avance qui leur aurait répugné. Tel que le rapportent les éditeurs de cette correspondance, le « quiproquo » de leur rencontre insolite

ne manque pas de romanesque. Il est à mesure de la relation oblique, à bien des égards dissymétrique, entre ces deux auteurs qui habitaient à proximité l'un de l'autre, mais dont la situation respective, au milieu des années 1940, diffère au moins autant que leurs esprits et leurs caractères (Maggetti; Fornerod, 2005 : 6)

Une absence implicitement souhaitée peut-être, dans le cas du rapport avec les deux autres correspondants qu'elle a effectivement fréquentés, et dont bien des lettres ont sans doute remplacé des rencontres possibles.

Cette circonstance n'est pourtant pas aussi surprenante que le lecteur pourrait le croire, de la part de l'épistolière. Bien au contraire, elle nous semble parfaitement cohérente soit avec son identité littéraire, soit avec son image civile, soit même avec l'atmosphère particulière dans laquelle évoluent maints de ses personnages, que ce soit dans ses nouvelles – dont elle situe la genèse à la lecture de la nouvelliste Katherine Mansfield (1888-1923), qu'elle considère « certainement un de ces auteurs qui est à l'origine de [sa] vocation littéraire active » (Fornerod, 2008 : 74-75), ou bien dans ses romans, dont la genèse est souvent perceptible dans cette correspondance. Le rapport au monde, aux autres et à elle-même que l'auteur partage avec ses personnages féminins – ses « sœurs » –, est souvent dit sous la forme d'un secret, d'un mystère, auquel seul le lecteur est invité.

Un rapport que l’auteure vit d’abord avec soi-même, s’étant tôt décidée pour l’usage d’un pseudonyme : Alice Golay de son vrai nom, elle signe ses publications d’un nom de plume : Alice Rivaz. Dans l’essai « Ce nom qui n’est pas le mien », inclus dans le recueil éponyme (1998), elle dévoile ce double d’elle-même que les circonstances de sa vie, tout autant que sa conception de l’écrivain, lui ont dicté : « Signer des livres d’un pseudonyme, c’est avouer au départ une dualité foncière entre le désir de se cacher et celui de se montrer laquelle ne peut que s’aggraver encore par ce port d’un masque » (Rivaz, 1998 : [141]). Si nous nous souhaitions choisir quelques mots-clé pour caractériser l’œuvre d’AR, ce serait bien autour du champ sémantique du *secret* qu’il faudrait nous situer. Le souci de sauvegarder un espace à soi est constant au long de la vie d’une romancière dont l’activisme envers la défense de causes qui lui étaient pourtant chères – comme la paix ou la condition féminine – n’a jamais assumé la forme de la manifestation publique, de même qu’il constitue une des caractéristiques majeures du comportement de ses personnages. C’est aussi cette « posture »¹⁵ qui détermine ses choix d’écriture, dont les formes nuancées pour l’expression du discours intérieur où AR excelle, d’une part, ou l’économie textuelle rigoureuse de ses nouvelles, d’autre part, constituent des modèles achevés. C’est ainsi qu’un espace blanc semble s’ouvrir entre le personnage civil et l’auteur, espace que des formes *hybrides* de l’écriture du moi – dont le monologue narrativisé – viennent combler dans l’œuvre fictionnelle, et dont la correspondance dévoile quelques ressorts et stratégies.

Fuyant l’intimisme, les lettres d’AR excellent dans les formes stylistiques et discursives de la retenue, l’auteur évitant succomber aux confidences, et leur préférant souvent la dérision envers elle-même, ou le silence, seule voix du mystère – mais aussi de la sincérité – savamment entretenus, qui la révèlent une fine lectrice de Virginia Woolf. Ce goût est d’ailleurs partagé par son correspondant P. Girard, qui élève l’écrivaine anglaise à un niveau de choix, dans sa lettre du 14 mars 1944: « La femme

¹⁵ Nous empruntons l’expression à Jérôme Meizoz, dans son livre *Postures littéraires : mises en scène modernes de l’auteur*, Genève, Slatkine, 2007.



que j'aime, du reste (littérairement parlant) c'est Virginia Woolf (et Norah James) », constatation qu'AR confirmera, de sa part, le 21 mars : « Oui, j'aime Virginia Woolf » (Maggetti ; Fornerod, 2005 : 32-34).

Le recours à des phrases interrogatives qui closent un paragraphe ou le changement abrupt de sujet constituent parfois quelques-unes des stratégies discursives utilisées par l'épistolière, qui allègent le ton trop personnel que certaines lettres risqueraient de prendre à ses yeux, ou qu'elle craint de laisser croire à son correspondant. Dans l'une des dernières lettres qu'elle écrit à Pierre Girard, datée du 3 juin 1951, à la suite d'une amitié humaine et littéraire nourrie par sept années d'une correspondance certes pas abondante mais quand même assez régulière, AR, dont le travail au BIT l'accable, témoigne de ses *illusions perdues* à son ami, en ces termes :

Mais que ne donnerais-je pas pour vivre pendant dix minutes dans la peau d'un chef d'orchestre en face de son orchestre, et dans celle d'une danseuse espagnole. Je voudrais au moins une fois faire un rêve qui me donne cette illusion, car comme dit John Donne ' When I dream I have you, I have you' (idem: 134).

L'intensité dont elle rêve son existence d'après les mots du poète qu'elle vient de transcrire transparait de la question qu'elle énonce par la suite, pas de nature rhétorique, mais en soulignant la proximité des points de vue entre celui-là, elle-même et P. Girard : « Et ceci est vrai pour toutes sortes d'expériences, n'est-ce pas ? » (*ibidem*). Cette lettre poursuit pourtant sur un sujet tout autre, dans l'absence de toute transition : « Je me suis achetée une cuisinière à gaz que je convoitais depuis quinze ans. Quel merveilleux jouet à regarder, à ouvrir », un objet dont le lecteur connaîtra tous les détails, décrits avec précision, de même que le bonheur qu'il lui procure, même si, tel qu'elle le reconnaît (et le lecteur partagera sans doute son sourire moqueur), « à vrai dire », elle « ne [sait] trop si [elle] y [cuira] jamais quelque chose, car [elle] ne [vit] plus que de jus de carottes, de



yaourt et de pamplemousse ». De même, annonce-t-elle à P. Girard qu'elle a « aussi fait réparer [son] piano »¹⁶ (*ibidem*).

Très curieusement, elle signe de son vrai nom presque toutes les lettres qu'elle adresse à Pierre Girard, de même que bon nombre de celles qu'elle écrit à Jean-Georges Lossier et à Jean-Claude Fontanet. Ce choix – apparemment paradoxal, surtout dans le cas du premier correspondant, qu'elle n'a jamais rencontré –, répond, en réalité, à la nature « hybride » (pour reprendre l'expression utilisée par B. Diaz pour caractériser le genre) de ces lettres, autobiographiques tout autant que littéraires.

D'autre part, c'est souvent par le biais de son identification à certains de ses propres personnages qu'elle se dévoile dans ses lettres, fidèle lectrice d'André Gide dès sa jeunesse, écrivain dont elle lit la correspondance avec Roger Martin du Gard en 1972¹⁷, et dont les échos se répercutent dans sa correspondance¹⁸ :

Mais j'avais une telle tendresse pour Saintagne – le personnage que je préfère et dans lequel j'ai mis le plus de moi-même. [...] Combien je trouve plus sympathiques des êtres comme lui, conscients de leur faiblesse, nostalgiques et changeants, toujours désintéressés et vivant d'émotions, et combien je les préfère à ces êtres satisfaits, sûrs d'eux, qui relèvent le

¹⁶ La coïncidence biographique est notoire entre cette référence, apparemment anodine, et la publication de la nouvelle « Mademoiselle Lina », la même année, dans *Présence* (information éditoriale fournie par Françoise Fornerod, in Rivaz, A., 1961 : 216, note 1). Cette nouvelle a été incluse en 1961 dans le recueil de l'auteur intitulé *Sans Alcool*, sous le titre « Le piano de Mademoiselle Lina ».

¹⁷ On peut lire, dans la lettre du 1^{er} janvier 1972 à Jean-Claude Fontanet : « Je suis plongée dans la correspondance Gide-Roger Martin du Gard. Cela vous passionnerait. Je ne crois pas qu'il ait existé deux autres écrivains qui se soient autant mutuellement critiqués [...] sans se bouiller, restant amis durant près de quarante ans. C'est beau, c'est noble. On n'en a que plus de respect et pour l'un (pour sa sincérité) et pour l'autre (son humilité)» (Fornerod ; Fontanet, 2001 : 132).

¹⁸ V., entre autres, la lettre adressée à Pierre Girard le 21 mars 1944, où la référence au partage des « nourritures terrestres » par son correspondant et Colette, semblerait à AR, non sans une pointe d'ironie, les réunir dans un même amour envers les « arbres, la Terre, avec ce qui se boit, se mange, se caresse » (Maggetti ; Fornerod, 2005 : 34). P. Girard s'était fort clairement exprimé sur Colette, dans la lettre précédente, datée du 14 mars 1944 : « Je la déteste, sauf quand elle parle des animaux » (*idem* : 30).



menton, réussissent dans la vie et s'affirment (Maggetti ; Fornerod, 2005 : 28).

Si la correspondance avec P. Girard peut nous renseigner, en quelque sorte, sur les débuts de sa vocation littéraire, c'est à la prise de conscience de son identité littéraire et en tant que femme que nous invite la correspondance entretenue avec Jean- Georges Lossier entre 1945 et 1982.

Évoquant parfois les correspondances galantes qui tissent entre les deux correspondants des formes de « marivaudage » qui leur évitent certes la souffrance¹⁹, c'est souvent sous le signe du jeu que se développe ce dernier échange épistolier. Un jeu qui demande de temps à autre aux correspondants de porter des masques empruntés à des figures littéraires²⁰, et à les incarner au point de signer du nom de celles-là, comme c'est le cas de la lettre adressée par J.-G. Lossier à AR le 2 juin 1946, où celui-ci s'identifie à Gaspard, en tant que « fidèle et proche admirateur » de celle qu'il considère une « romancière » (Fornerod, 2008 : 45), ou la lettre du même du 2 septembre, où J.-G. Lossier se propose de venir chez la romancière « pour [lui] parler de Claire Lise », personnage du roman *Comme le sable*, publié la même année, en signant du nom de Marc Jeanrenaud, également personnage de ce roman, dont elle est amoureuse.

Le jeu de rôle est alternativement assumé par les deux interlocuteurs, dont l'échange de missives si fréquent au long de l'année 1946 rend compte de leur proximité affective et intellectuelle. La lettre écrite par AR le samedi 31 août en témoigne, à la tendresse de laquelle

¹⁹ Les considérations tenues par les auteurs de l'Avant-propos à l'édition citée de la correspondance avec P. Girard pourraient s'appliquer, bien que le jeu soit plus souvent explicite dans cette dernière, à celle entretenue avec J.-G. Lossier : « l'un et l'autre s'en tiendront à cette forme de marivaudage, qui présente l'avantage de ne pas les faire souffrir » (Maggetti ; Fornerod, 2005 : 11).

²⁰ Selon Françoise Fornerod, éditrice de la correspondance Alice Rivaz-Jean-Georges Lossier, « Sous la signature de Gaspard se cache peut-être le héros du roman d'Henri Pourrat, *Gaspard des montagnes*, personnification de l'amour chevaleresque ; plus loin, le Calife se réfère aux *Mille et une nuits* » (Fornerod, 2008 : 44, n. 43).



s'ajoute une certaine note d'humour complice. Après avoir évoqué un paysage empreint du souvenir nostalgique de Lossier, AR, en reprenant peut-être la même stratégie de distanciation face à la tentation confidentielle que nous avons repérée tantôt, termine sa lettre en ajoutant « deux mots » d'un pragmatisme révélateur :

1. *Le couteau à pain à manche de corne blanc ne doit pas être mis dans le tiroir, mais reste dans la corbeille à pain.*

2. *Ne pas mettre la boîte de lait condensé entamée sur le rayon où je ne l'ai découverte qu'après trente-cinq minutes de recherches anxieuses.* (Fornerod, 2005 : 48)

«Deux mots » auxquels se succède un troisième, adressé au correspondant protéiforme qu'est devenu pour elle son correspondant, en qui s'incarnent toutes ses rêveries et toutes ses fantaisies drolatiques :

3. *Tout compte fait, je crois que Gaspard (puisque'il est mon mari), le Calife²¹, et Ariel (puisque'il n'est qu'esprit), peuvent pénétrer chez moi quand ils le veulent sans avoir à téléphoner d'avance. Quant à Jean, il est préférable que celui-là téléphone, Jean...* (Fornerod, 2005 : 48).

Les masques endossés par les correspondants préservent certes les mystères de leur univers personnel, tout autant qu'ils sont révélateurs de leur univers littéraire, tous deux se confondant en eux : c'est ainsi que Lossier peut être interpellé par le nom composite de « Gaspard-Calife-Jean-Ariel », encore dans la lettre citée (*idem* : 47), qu'il se double du poète Achim von Arnim et de sa créature Ariel – « Arnim-Ariel » - (*idem*: 35), elle-même devenue sa femme « Bettina » (*idem*: 35, n. 34)²². Le jeu que

²¹ Le calife, personnage sur lequel elle reviendra dans une lettre postérieure, datée du 11 septembre, en l'identifiant à « Haroun Al-Rachid » (Fornerod, 2008 : 54), que Françoise Fornerod identifie, à son tour, comme « le plus célèbre calife abasside (766-809) [...] héros de nombreux contes des *Mille et une nuits* » (*idem*: 54, n. 59).

²² Françoise Fornerod explique ce jeu allusif : « Bettina (1785-1859) sœur de l'écrivain romantique allemand Clemens Brentano (1778-1842), qui épousa le poète Achim von Arnim (1781-1831), auteur notamment de *Ariels Offenbarungen* » (*idem*: 35, n. 34).



les deux correspondants intériorisent témoigne ainsi du jeu fictionnel où s'inscrit, pour chacun d'eux, l'écriture littéraire, peut-être mieux, la vie littéraire, leur propre vie : c'est en signant « Alice AUTEUR », que la romancière avait terminé une lettre adressée au même, le 24 octobre 1945, qu'elle interpelle aussi du nom d'auteur par ce vocatif « Cher AUTEUR » (id., 32-33).

Plusieurs lettres présentent en effet à AR un espace de réflexion de choix sur sa condition de romancière. Un espace qui lui permet de dialoguer avec un égal²³, dans l'espace privé d'une conversation à deux, où elle s'entend d'abord elle-même, en tant que première destinataire d'écrits qu'elle énonce en toute liberté, dans un jet premier, (dans des paragraphes où s'entremêlent souvent des soucis hétérogènes, dictés par les circonstances), mais qui attend avidement les réponses d'interlocuteurs qui ne se feront pas attendre, partageant un amour commun envers le sujet de la réflexion. Elle se définit en tant que romancière dans la lettre du 7 mars 1945 à J.-G. Lossier :

(...) quelqu'un qui n'existe pas par elle-même, qui n'est qu'un lieu de rencontre, comme une gare, un carrefour (ah ! si j'étais un jardin !) quelqu'un qui ne vise qu'à la ressemblance avec le plus commun, le plus humble, quelqu'un qui voudrait justement se confondre mieux encore, aménager son espace intérieur pour que certaines voix ne craignent pas de s'y faire entendre (idem: 16).

Le dénuement de soi qu'exige la condition du romancier avait été introduit auparavant, dans la lettre à P. Girard, datée du 29 mai 1944 :

Mais voilà que je suis 'romancière' (ou plutôt je voudrais l'être...). Ah ! Méfions-nous des auteurs...des romanciers, en particulier, les seuls êtres au monde qui peut-être ne soient pas dignes d'être aimés, puisqu'ils ne sont pas

²³ Elle l'avouera dans une lettre adressée à J.-G. Lossier datée de l'automne 1945, en des termes où elle assume sa vocation littéraire en toute modestie devant Lossier, son cadet de dix ans: « Et puis, pour la première fois, je me sens à égalité avec un homme quoique pas absolument digne de vous » (idem: 34).



des êtres réels vivant d'une façon authentique, mais sont constamment mêlés d'autrui, habités ; lieux de passage comme un corridor ouvert aux deux bouts où passent les courants d'air, où s'engouffrent les vies des autres. Et la leur où est-elle ? Je vous dis qu'ils n'en ont pas et que c'est là leur punition... Qui voudrait habiter dans un corridor ? (Maggetti ; Fornerod, 2005 : 49).

Sa quête d'elle-même sous-tend toute son œuvre fictionnelle et revient, à plusieurs reprises, dans sa correspondance. Elle s'accompagne de la prise de conscience progressive de son devenir romancière, dans la quête de la « vraie vie » - comme Marcel Proust, auteur qu'elle évoque dans d'autres textes, et dont « toute la première partie [du] tome II du *Temps retrouvé* » s'est révélée à elle, qui l'avoue à J.-G. Lossier le 21 avril 1952, « vraiment une Bible, un bréviaire de l'écrivain » (Fornerod, 2008 : 122) -, la vie littéraire, celle où se donnent « les rencontres heureuses, presque toujours inattendues, qui brusquement se font entre une plume et une page ». AR définit dans ce propos - qui nous est donné à lire dans la lettre à Jean-Claude Fontanet, datée du 1^{er} novembre 1971 (Fornerod ; Fontanet, 2001 : 131), elle ne l'aurait pu écrire plus admirablement, le rapport de l'écrivain à l'écriture. Ce rapport, qu'elle est décidée à vivre intensément, exige la disponibilité totale de son être, justifiant l'opposition irrévocable, à ses yeux, entre la « vraie vie » et la « vie réussie » à laquelle l'invitait J.-G. Lossier évoquée dans une lettre du 7 mars 1945 à celui-ci : « Il y a des réalités, des formes que je voudrais apprivoiser. Je sens trop qu'elles fuiraient toutes loin de moi si j'avais ce que vous appelez une 'vie réussie' » (Fornerod, 2008 : 16). Son admiration va au couple formé par Elsa Triolet et Aragon : un « vendredi » vers la « [fin octobre-début novembre 1945] » elle ajoute, dans un P.S. à la lettre qu'elle envoie à J.-G. Lossier, « voilà un couple, un vrai, je ne veux pas forcément dire par là heureux, non, mais vivant, semble-t-il ». Le ton personnel de la lettre ne se distingue pas de l'exigence qu'impose à la romancière le don de soi à la littérature : « Pourquoi serions-nous heureux ?²⁴ Mais il faut être vivant, intense, voilà.

²⁴ Question qui donne le titre à l'édition de la correspondance entre Alice Rivaz et Jean-Georges Lossier par Françoise Fornerod, que nous citons.



Ne pas s'endormir, et c'est là ce que font tant de couples, ils s'endorment dans les bras l'un de l'autre » (*idem*: 34).

Le rapport qu'elle entretient à l'écriture devient ainsi un des thèmes majeurs de l'œuvre de la romancière. Vécu d'abord en termes personnels, expérience dont les lettres rendent compte, qui nous permettent de suivre son émergence, ce rapport est aussi repérable à lire l'attention qu'AR consacre à la réception de ses livres. Sensible aux critiques, A.R. remercie Lossier, le 9 février 1963, pour l'article qu'il intitulera « Alice Rivaz et les personnages de ses livres »²⁵ ; un article de Lossier avait paru, bien qu'à une distance d'une quinzaine d'années auparavant dans le journal *Suisse contemporaine*, « qui [l'encourage] et [la récompense] encore aujourd'hui » (*idem*: 132). Le rapport de la romancière à la « vraie vie » est encore souvent projeté dans la construction de ses personnages, qui partagent sa quête. Très curieusement, étant donné que ses choix d'écriture privilégient les récits brefs et les romans, et qu'elle s'avoue dénuée du « moindre don poétique », AR insère dans cette lettre un poème qu'elle estime pouvoir être signé de tous ses personnages, qu'elle intitule précisément: « J'ai longtemps attendu ma vie », un poème qui, selon elle, « dit [...] bien *ce que* [elle a] *ressenti pendant trente ans* », et lui fait partager un trait commun à tous ses personnages : « *ce sentiment qu'ils ont tous d'être encore séparés de leur vraie vie, et d'aspirer à la trouver* ». Un « thème » dont elle « [ne s'est] aperçue qu'après coup, qu'il revenait *un peu dans tous ['ses'] livres et que presque tous ['ses'] personnages l'illustraient et en prenaient une fois ou l'autre conscience* » (*idem*: 134)²⁶.

Le passage que nous transcrivons de la lettre écrite à P. Girard le 17 janvier 1945 exprime l'effet que les livres font sur son épistolière : « Les livres viennent toujours, chez moi, comme des êtres véritables, ils pénètrent dans ma vie en même temps que la couleur du ciel, du jour, que

²⁵ Cité par Françoise Fornerod (Fornerod, 2008 : 132, n. 161).

²⁶ Les passages en italique dans le texte de la lettre reprennent parfois des passages des articles de Lossier reproduits à la fin du volume de la correspondance citée (Fornerod, 2008 : 165-169 ; 173-176).

le bruit du vent, de l'ascenseur ; ils se mêlent intimement, indiscrètement à ma vie » (Maggetti ; Fornerod, 2005 : 84). La prise de conscience de la littérature comme « le *vrai* travail » (Fornerod, 2008 : 24) est tôt manifeste dans la correspondance d'AR ; elle la détermine sans doute, au-delà de toutes les motivations personnelles qui ont mené la romancière à l'entreprendre.

Nous permettant de suivre l'émergence de sa pensée littéraire, ces trois correspondances sont riches de renseignements concernant ses préférences de lecture – une lectrice dont la « bibliothèque », pour reprendre le mot de Umberto Eco, recouvre la littérature française du Moyen Âge à l'actualité. Avec une préférence nette pour quelques auteurs de la « condition humaine », dont Roger Martin du Gard, Romain Rolland, Saint-Exupéry, Marcel Proust, mais aussi Tolstoï, Dostoïevski, ou le poète Rainer-Marie Rilke, ses lettres nous révèlent une auteure qui, à l'instar du souci d'indépendance dont elle a toujours fait preuve par rapport à sa vie personnelle, a su également prendre ses distances par rapports aux écoles, ou cercles littéraires. C'est ainsi qu'elle affirme préférer Berthold Brecht à Camus, dont la pièce *Les justes* avait été représentée à Genève²⁷ vers la Pentecôte en 1966 :

Pour ma part j'ai été un peu déçue, et par le jeu des acteurs, beaucoup trop lent, et par la pièce, beaucoup trop intellectuelle, et peu vivante, en somme [...] Mais décidément je ne trouve pas Camus un grand créateur dramatique. Il y a de beaux passages, mais qui doivent gagner à être lus plutôt qu'entendus.

Redoutant pourtant son jugement, elle lui préfère la pièce de Brecht, *Puntila et son valet Matti*, « qui est mille pieds au-dessus en vie chaude, fantaisie, poésie, humanité. Et autrement convaincante que *Les Justes* quant au problème de la justice. Et cela sans recours à la rhétorique. Peut-être ai-je tort... » (Fontanet ; Fornerod, 2001 : 78). La pensée existentialiste ne la séduit pas non plus. C'est en ces termes qu'elle s'y réfère, Sartre étant

²⁷ V. Fornerod ; Fontanet, 2001 : 78, n. 1.



apparu « surtout à partir de sa conférence intitulée 'L'existentialisme est un humanisme' [...] comme un maître à penser incontournable en France et en Suisse romande » (Fornerod, 2008 : 31, n. 30), dans l'immédiat après-guerre : « La seule chose qui vous est offerte, réofferte, donnée constamment à tous les coins de rue, à toutes les pages de revues, ce sont les dissertations sur l'existentialisme. Alors qu'on rêve à du cidre frais à boire dans une guinguette au bord de l'eau » (*idem*: 31-32).

Bien que toujours soucieuse de préserver son indépendance intellectuelle et esthétique, AR n'a pas renoncé à fréquenter ses confrères, tel qu'on peut le constater dans ses lettres aux références à des réceptions ou à des invitations, qui nous renseignent sur ses fréquentations, dont celle d'Alice Curchot, ou d'Yvette Z'Graggen, deux romancières suisses qu'elle appréciait, de même qu'elle en appréciait d'autres, dont Monique Saint-Héliar, Corinna Bille ou Catherine Colomb, ou bien à sa lecture attentive des journaux et revue littéraires contemporains, qui lui permettaient de suivre la vie littéraire suisse. Réserve de caractère, la réception dont étaient objet ses publications, mais aussi celles des auteurs ou des critiques qu'elle prisait, lui intéressait particulièrement. Il en était ainsi pour Marcel Raymond, Jean Starobinsky, Jean Rousset.

Le genre épistolier s'avère chez Alice Rivaz comme un espace particulier de la mise en scène de l'écriture littéraire ; au même titre sans doute que celui de quelques essais et romans, voire de quelques écrits autobiographiques. Dans le parcours littéraire de l'auteure romande ses lettres constituent des repères importantes de ses *Traces de vie*, et par-là, un jalon déterminant de la lecture, intratextuelle, de son œuvre.



Bibliographie

Berthier, Patrick ; Jarrety, Michel (2006) (dir.), *Modernités : XIXe-XXe siècle*, in *Histoire de la France Littéraire*, sous la direction de Michel Prigent, Paris, PUF, tome III.

Diaz, Brigitte (2002), *L'Épistolaire ou la pensée nomade : Formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIXe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France.

Fornerod, Françoise (1998), « Alice Rivaz », in Francillon, R., 1998, chap. VI : 299-311.

Francillon, Roger (1998), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Lausanne, Éditions Payot Lausanne, Nadir s.a, tome 3.

LAUREL, Maria Hermínia (2004), « Le rapport à l'écriture vécu par Nathelie Sarraute et Alice Rivaz, ou la rencontre exigeante entre une plume et une page », in *Estudos em Homenagem ao Professor Ferreira de Brito*, Porto, FLUP : 153-166.

Lecarme, Jacques (2006), « L'autobiographie et les écrits personnels au XXe siècle », in Berthier, P. ; Jarrety, M. (dir.): 408-432).

Rivaz, Alice (1983). *L'Alphabet du matin*, Vevey, L'Aire.

Rivaz, Alice (1998), « Vérité et mensonge », in Rivaz, A., 1998 : 75-79.

Rivaz, Alice (1998), *Ce nom qui n'est pas le mien*, Vevey, L'Aire.

Siess, Jürgen (1998) (dir.), *La lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES.